

Of late ideas wander my mind about the notions of violence and divinity. The consecration of the new pope has renewed this image in me of somptuousness, wealth and power that dominates the Vatican while the church speaks incessantly about poverty... who is weak and poor in this tale? An oratorio/opéra based on the Passion, by John Adams, which I just saw at Pleyel Auditorium, reminded me, only last night, of how the monotheists are anchored in violence... an all-powerful God, arbitrary, indebted to nothing nor anybody, who demands absolute submission and at best, absolute love. Is there anything more violent than the absolute? And this required love, when it exists, isn't it an absolute form of violence? And counter-violence isn't it also supreme violence? Salutary violence? So, can we go beyond the circle of violence? And to ask a question that is even more essential, should we renounce violence, every form of violence, given that violence is reversible, and can change its signs, and that we never know for sure the supposed good or evil it will do? Might we not go so far as to say that life itself is pure violence, in other words active (radioactive) energy? So to free myself from this worry, I seek refuge in darkness, where eyes see otherwise, and when I think of the divine, I tell myself perhaps God is not - and ought not to be - light as in countless mystical texts and poems but made of darkness, night, not being of power and perhaps not even being at all, at least not in the sense which until now we have attempted to perceive being.

Ces derniers temps quelques idées vagabondent dans ma tête autour de la notion de violence et de celle de divinité. La consécration du nouveau pape m'a renouvelé cette image de somptuosité, de richesse, et de pouvoir, qui domine le Vatican alors que l'Eglise ne cesse de parler de pauvreté... qui est faible et pauvre dans cette histoire? Un oratorio/opéra sur la Passion, de John Adams, que je viens de voir Salle Pleyel m'a fait penser, pas plus tard qu'hier, à quel point les monothéismes sont ancrés dans la violence... un Dieu tout puissant, arbitraire, redevable à rien ni personne, qui exige une soumission absolue, et au mieux un amour absolu. Y a-t-il chose plus violente que l'absolu? Et cet amour exigé, quand il existe, n'est-il pas une forme absolue de violence? Et la contre-violence n'est-elle pas elle aussi suprême violence? Violence salutaire? Pouvons-nous donc sortir du cercle de la violence? Et question encore plus essentielle: devrions nous renoncer à la violence, à toute forme de violence, étant donné que les violences sont réversibles, qu'elles peuvent changer de signes, qu'on ne sait jamais pour sûr le soit-disant bien ou mal qu'elles vont faire? Ne peut-on aller jusqu'à dire que la vie elle-même est pure violence, autrement dit énergie active (radioactive)? Alors pour sortir de cette inquiétude je me réfugie dans la nuit, là où les yeux voient autrement, et quand je pense au divin, je me dis que peut-être Dieu n'est pas, et ne devrait pas être, de lumière, comme dans les innombrables textes et poèmes mystiques, mais fait d'obscurité, de nuit, ne pas être de pouvoir, et peut-être même ne pas être, du tout, ne pas être du moins dans le sens où jusqu'à présent nous avons essayé de percevoir l'être.



*Conversation avec Amelia Rosselli*

C'est ici, Amelia y vient sans cesse.  
L'absence de soleil devenu nôtre dans l'instantané  
prairies,

la porte de la voiture se ferme  
& l'assassinat demande, qui qui ?

Elle a dit, Rosselli: tes désirs se réfléchissent  
Dans le verre de notre indifférence. Elle a dit  
(là, le trou du hibou)

"la mort frappelune"  
"une longue rivière" "l'ultime pont" et "à qui  
appartient le soleil ?"

Les intensités gazouillent ici,  
incruvées dans l'économisateur bleu-ciel. Rome  
à nouveau sauve, Rome, de face et de dos  
les plaques d'immatriculations du véhicule immobile

un brin technique  
un brin fantastique, un brin  
fou, ici dans l'obscurité des musées, à côté  
du cuir qu'est la peau des arbres et du marbre écorcé,  
ceci n'est pas un lapsus, Pasolini, le soleil est féroce  
comme nous le sommes  
(pressant la touche entrée)

les tirages de pétrole toujours plus aigus,  
le massacre des aigrettes,

ici, nous-mêmes  
dans notre nouvel habitat,  
le zoo de la taille de la terre,

invité à un panorama de lumière et de faucons

*Conversation with Amelia Rosselli*

There's here, Amelia constantly arrives.  
No sun is ours in the snapshot  
grasslands,

the car door shuts  
& assassination asks, who who?

She said, Rosselli: your desires reflected  
in the glass of our indifference. She said  
(there, the owl's home)

"moonstriking death"  
"a long river" "the final bridge" and "to whom  
does the sun belong?"

Intensities twitter there,  
curved in the blue sky saver. Roma  
saved again, Roma, front and back  
the license plates of the unmoving vehicle

a bit technical  
a bit fantastic, a bit  
mad, there in the museum blackness, next  
to the leather tree hides and barked marble,  
this is no lapsus, Pasolini, the sun is fierce  
as we are  
(pressing the return button)

ever sharper shots of petrol,  
the massacre of the egrets,

here, ourselves  
in our new habitat,  
the earth-wide zoo,

invited to the panorama of light & hawks



Dear who ? (– surely dear you, old machine  
walkie-talkie already dated on conversation

1920 – 1970)

you learned me  
the almond word, each time I'm pronouncing it  
you remain its milky heart

of course, in your hand  
all can and must, if possible, become  
the dropped off sweetness in the transparency of no-obstacle things

now (building's backyard) the bird's sharp chirps  
are reiterating the pursuit of may

but yesterday it's an evening in downtown  
with veiled stars, light's deficiency, a coffeeshop remains soberly  
open and your question : am I myself  
enough in-jeweled? = what  
is my solidarity  
for the other and his secret?

the lesser poem (« Paul ») the lesser  
is tearing the little sheet of death

and escorting you with the hand, with the mouth  
as well open  
naturalized breaths in the  
plein air clear conversations  
See (Seeguess)  
the common first name of our body.

Cher qui ? (– cher toi sûrement, vieil appareil  
talkie-walkie déjà daté de la conversation

1920 – 1970)

tu m'as appris  
le mot amande, chaque fois que je le prononce  
tu en restes le cœur laiteux

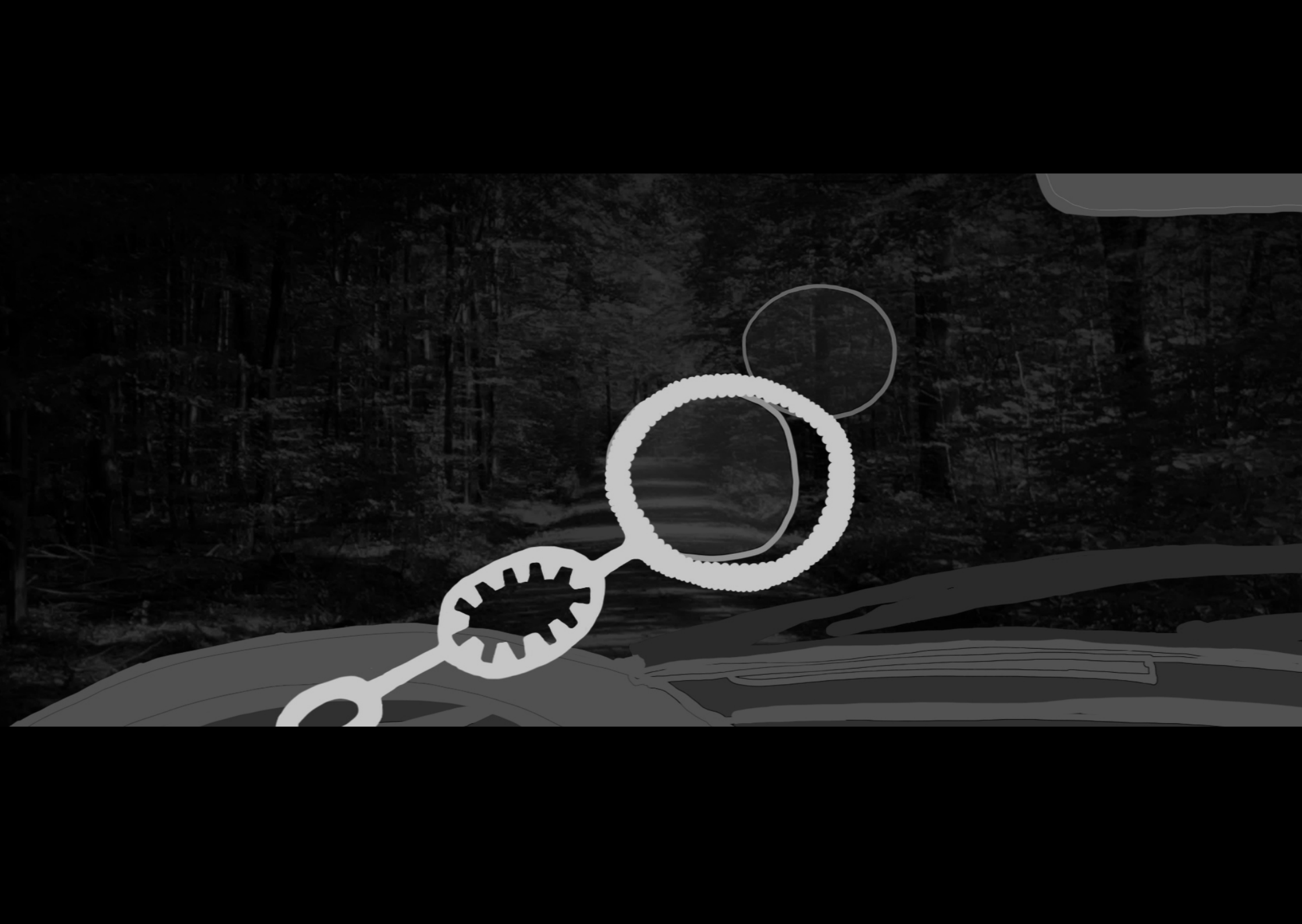
bien sûr, à ton contraire  
tout peut et doit si possible devenir  
la douceur déposée dans la transparence des choses sans obstacle

maintenant (cour d'immeuble) pépiements tranchants d'oiseaux  
réitèrent la poursuite de mai

mais hier c'est un soir dans ville  
avec étoiles voilées, insuffisance de lumière, il reste un café sobrement  
ouvert et ta question : me suis-je  
assez enjuivé ? = quelle  
est ma solidarité  
pour l'autre et son secret ?

le moindre poème (« Paul ») le moindre  
déchire le petit drap de mort

et t'accompagne avec la main, avec la bouche  
elle aussi ouverte  
respirations naturalisées dans les  
claires conversations de plein air.  
Regarde (regardevine)  
le prénom commun de notre corps.



Dear so who ? ( - certainly dear you, old machine  
walkie-talkie already dated on conversation

1921 – 1971

I would have retained  
a row of fables that I'm passing again through airlock  
you will make what you want

as for me of course  
the movement may move up and down  
but everything has to change

bad form without appearance short story  
it hides a consternation

it reigns here on the parched water  
at the far end of a voice that sings soprano "despite everything"  
a big daily rift  
we can't move it aside with the hand  
we have to push space to create emptiness  
with shadows anecdotes illustrations

knows to have a way with whom will have the last  
contra st of false friends imbroglio

when everything goes wrong the worst  
still might occur  
artificial time called new season  
with fast bird on the lam  
flatted cows in grass recesses  
how explaining the misfortune is thus crashing down

Cher donc qui ? ( - cher toi sûrement, vieil appareil  
talkie-walkie déjà daté de la conversation

1921 – 1971

j'aurai retenu  
une suite de fables que je repasse au sas  
tu en feras ce que tu voudras

quant à moi bien entendu  
le courant peut parcourir le haut et le bas  
mais il faut que tout change

mauvais genre sans apparence histoire brève  
ça cache une désolation

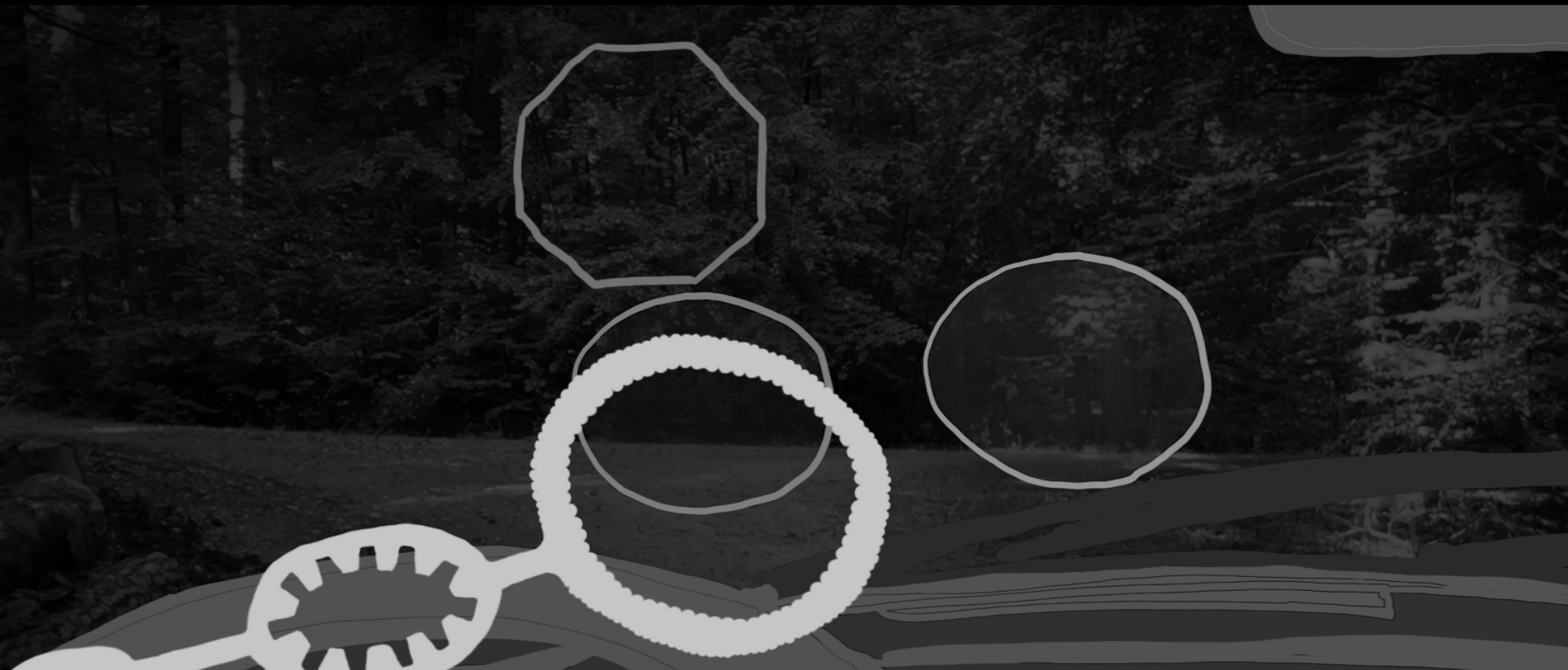
il règne ici sur l'eau desséchée  
tout au bout d'une voix qui chante soprano « malgré tout »  
une grande faille quotidienne  
on ne peut pas l'écarter avec la main  
il faut pousser l'espace pour faire du vide  
avec ombres récits brefs illustrations

sait s'y prendre qui prendra le dernier  
contra ste de faux amis imbroglio

quand tout va mal le pire  
peut encore arriver  
période artificielle dite nouvelle saison  
avec oiseaux rapides en fuite  
vaches aplaties dans des recoins d'herbe  
comment expliquer que le malheur s'abat comme ça









«Peau de balle,» dit Sara, «Allons sur le terrain. Nous parlerons de la suite de vos projets la semaine prochaine. Laissez vos affaires. Allons dehors.»

«Où ?» demanda un étudiant.

«On trouvera en chemin.»

La classe se rendit à une lecture de poésie. Du poète Jean-Jacques Viton. Qui fût membre d'un nombre important de magazines littéraires marseillais : Action poétique, Banana Split, les Cahiers du Sud et Manteia. Durant la guerre d'Algérie Action poétique se définissait par ses engagements politiques. Jean-Jacques Viton. Le poète militant. «Comment ?» voulurent demander les étudiants de Sara. Ils pensaient les poètes apolitiques. Voilà qui résume la crise pédagogique des Etats-Unis, pensa Sara. De tels sentiments anti-poétique/anti-écriture étaient omniprésents sur le campus. Pas étonnant que rien ne se fasse. Puis suivirent les Cahiers du Sud, premier magazine à publier Barthes, Neruda, Saint-John Perse. Plus récemment, plus âgé, Viton co-fonda avec Liliane Giraudon Banana Split, dont Sara admirait l'absence de prétention. Pointant une rupture pour Viton. Une rupture quant à un positionnement théorique et à une obéissance éditoriale. Un magazine connu pour faire s'effondrer les frontières, pour intégrer travaux artistiques et nombreuses traductions. Jean-Jacques Viton. International Gesamtkunstwerker.

Le poème que lut Viton était en lien avec cette rupture. Ses mots résonnant encore à leurs oreilles, la classe rentra à Cal Arts. Sara fut interloquée d'entendre ses élèves fustiger Viton de n'avoir presque rien dit de ses engagements révolutionnaires: « le courant peut parcourir le haut et le bas / mais il faut que tout change (...) quand tout va mal le pire / peut encore arriver ». Le geste auquel s'était ainsi riqué Viton, était, bien sûr, de s'exposer au jugement que les lecteurs de poésie s'autoriseront toujours. Il peut être considéré lyrique ou non, humaniste ou nihiliste, expérimental ou réaliste, lucide ou aveugle. Cependant la propositions formelle de Viton semblait inclure, a minima, l'exigence envers la responsabilité prolétarienne du lecteur d'en venir à des réponses révolutionnaires - non pas de celle du poète. L'étudiant doit devenir l'enseignant ; la poésie, ici et maintenant, est une provocation, une invitation, ou, comme le fantôme de Derrida le dirait, une demande de l'Autre d'assumer l'affirmation (nécessairement révolutionnaire), l'injonction, la promesse - pour faire court, la presque-performativité d'un oui qui regarde par delà [veille sur] le poème, le précédant comme la veille précède le jour suivant [comme sa veille même]. Le fait que les étudiants de Sara ne puissent répondre à cette invitation en disait plus long sur leur manque d'imagination qu'à propos de celle de Jean-Jacques Viton.

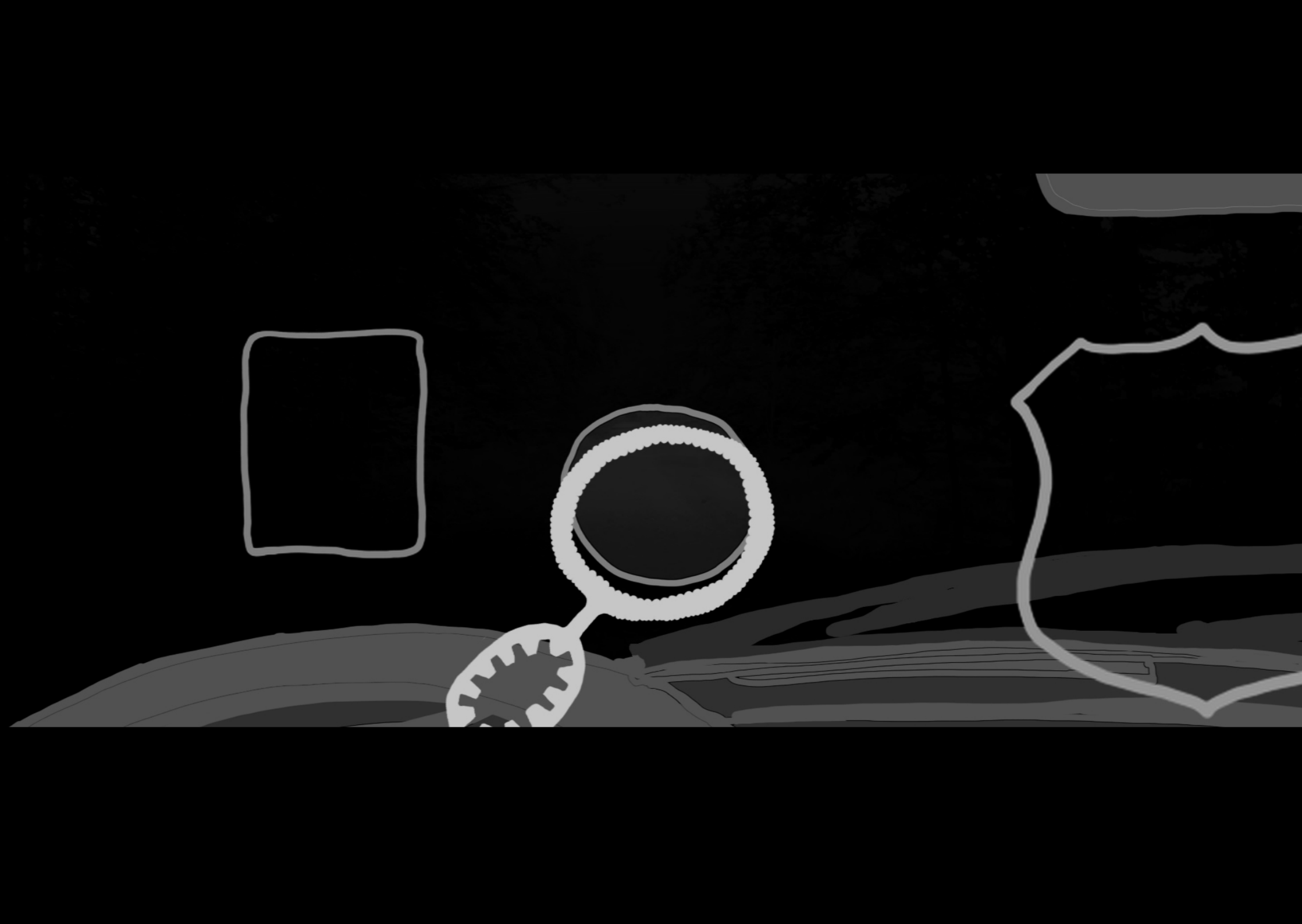
“Balls,” Sara said, “Let’s go on a field trip. We’ll talk about the rest of your projects next week. Leave your stuff. Let’s go out.”

“Where?” a student asked.

“We’ll figure it out on the way.”

The class went to a poetry reading. The poet was Jean-Jacques Viton. He was a member of some very important literary magazines from Marseille: Action poétique, Banana Split, Cahiers du Sud, and Manteia. During the Algerian War Action poétique was defined by its political commitments. Jean-Jacques Viton. The militant poet. “How?” Sara’s students would ask. They thought poets had no politics. Here was the United States educational crises in a nutshell, Sara thought. Such anti-poetic/anti-écriture sentiment was ubiquitous on campus. No wonder nothing ever got done. Then followed Cahiers du Sud, the first magazine to publish Barthes, Neruda, Saint-John Perse. Most recently, the elderly Viton co-founded Banana Split with Liliane Giraudon, Sara admired its unpretentiousness. It signaled a break for Viton. A break from theoretical posturing and editorial obeisance. A magazine known for its collapsing of boundaries, for its inclusion of artworks and lots of translations. Jean-Jacques Viton. International Gesamtkunstwerker.

The poem Viton read was in keeping with this break. With his words still ringing in their ears the class drove back to Cal Arts. Sara was taken aback to hear her students castigate Viton for telling the audience very little about his revolutionary commitments: “the movement may go up and down / but everything has to change . . . when everything goes wrong the worst / still can arrive[.]” The gesture that Viton thus hazard is, of course, one that readers of poetry will always be entitled to judge. It can be deemed lyrical or not, humanistic or nihilistic, experimental or realist, lucid or blind. However, the form of Viton’s gesture would seem to include, at a minimum, the demand that it is the reader’s proletarian responsibility to come up with revolutionary answers – not the poet’s. The student must become the teacher; poetry, here and now, is a provocation, an invitation, or, as Derrida’s ghost would say, a demand of the Other to assume the (necessarily revolutionary) affirmation, the injunction, the promise – in short, the quasi-performativity of a yes that watches over [veille sur] the poem, preceding it as an eve precedes the following day [comme sa veille même]. The fact that Sara’s students couldn’t take him up on his invitation said more about their lack of imagination, than it did about Jean-Jacques Viton’s.





# εΙ | *encounter*

Pour les traductions, mille mercis à  
Marie Borel  
Jennifer K. Dick  
Michelle Noteboom  
Aaron Kunin

fanzine à périodicité variable téléchargeable et imprimable de chez soi  
co-édité par Anne Kawala, Esther Salmona, Sarah Tritz

RoTor 13 (octobre 2014) - <http://rotor.as.rotor.free.fr/rotor13.html>

